

Le roi de Thaï lande a soixante-douze ans

par Michel Deverge, ancien conseiller culturel à Bangkok, inédit, décembre 1999

Le règne du roi Bhumipol Adulyadet, neuvième souverain de la dynastie des Chakri fondée en 1782, commença sous de sombres auspices au cours de la nuit du 9 juin 1946, dans la salle du trône Anand Samakhom, là même où quatorze ans plus tôt, une coalition réformiste, les « promoteurs du changement politique » avait proclamé la fin de la monarchie absolue.

Le nouveau roi, Rama IX avait dix-huit ans. Le matin même, son frère aîné, le Roi Ananda Mahidol (Rama VIII), avait été trouvé mort dans son lit, une balle dans la tête ⁽¹⁾. Ananda lui-même avait accédé au trône, à l'âge de dix ans à la suite de l'abdication de son oncle le roi Prajadhipok (Rama VII) le 2 mars 1935. Dans la salle, nombre des princes et notables chamarrés qui faisaient allégeance avaient activement participé à l'éviction de Rama VII...

Le 5 décembre 1999, le royaume tout entier célébrait avec une affection profonde, une reconnaissance sincère et une admiration unanime l'entrée du souverain dans son septième cycle de vie de douze ans, anniversaire propitiatoire entre tous ⁽²⁾. Ce n'était probablement pas les seules raisons des fastes déployés.

Le pouvoir monarchique constitutionnel de la Thaï lande conserve des attributs qui, sans être nommément divins, relèvent de la transcendance et du sacré. Les rites du palais restent teintés de brahmanisme et, pour certains, animés par des brahmanes. Le couronnement, le plus important de ces rites, constitue une purification avant une assomption qui fait du roi un officiant de la communication avec les dieux. Il est significatif que les rites brahmaniques aient été maintenus par le roi Vajiravuth (règne 1910-1925) qui y voyait une des sources de la légitimité monarchique.

L'ouverture annuelle du sillon sacré, rite purement brahmanique effectué sur la grand place royale du Sanam Luang, fait du monarque l'ordonnateur suprême du calendrier et le grand harmonisateur des jeux du microcosme et du macrocosme. A ces titres uniques, il commande, comme la famille royale, un respect exalté et absolu proche de l'adoration, soutenu par l'utilisation à leur endroit d'une langue particulière, le *ratchasap* (la langue royale) et par la croyance populaire que le monarque est une réincarnation de Vishnu.

Le roi n'est peut être pas divin mais il est sûrement sacré. Il a su aussi devenir et rester le recours ultime et la solive du toit thaï landais au-dessus des terribles inconstances de la politique siamoise qui enfanta depuis 1932 une dense succession de coups d'état, de premiers ministres et de constitutions.

Si le général Sarit Thanarat, Premier ministre de 1959 à 1963, est crédité d'une promotion appuyée de l'image royale, c'est bien à ses mérites propres que le roi doit

d'avoir atteint un statut emblématique unique au monde. Il prouva publiquement mais obliquement son habileté en 1952, en quittant la capitale la veille du jour où il devait présider les cérémonies de promulgation de la nouvelle constitution imposée par le dictatorial Premier ministre Phibul ⁽³⁾.

Il réitéra en 1956. Il refusa l'invitation du même Phibul à présider les cérémonies de l'avènement du vingt-cinquième siècle du bouddhisme, à Ayuthaya, en compagnie de U Nu, l'homme fort d'une Birmanie dont les troupes avaient saccagé la ville alors capitale du Siam, avec une telle ardeur que le souvenir en restait très fort depuis ...1767. Les dieux lui donnèrent raison car la visite de U Nu se déroula sous un orage apocalyptique avec –conséquemment – une immense perte de face pour Phibul dont la chute intervint l'année suivante.

En 1973, le roi intervint pour la première fois de son règne directement et dramatiquement dans la vie politique.

Le matin du dimanche 14 octobre les manifestations des étudiants de l'université Thammasat contre le régime des «trois tyrans » (le premier ministre Thanom Kittikachorn, Praphas Charusathien, commandant en chef de l'armée et le colonel Narong fils du premier et gendre du second) étaient rejointes par les larges masses d'un demi million de participants. Elles tournaient à l'émeute que les forces de l'ordre réprimaient avec férocité : 400 morts, des milliers de blessés et 500 disparus. A 18h30, le gouvernement des trois tyrans démissionnait et à 19h30, chose inouïe, le roi intervenait brièvement sur les ondes. Il déplorait les événements et annonçait qu'il faisait confier au recteur de Thammasat la constitution d'un nouveau gouvernement.

Le lundi 15, les trois tyrans s'exilèrent. Le mardi 16 au matin, Bangkok retrouvait un visage paisible et la Thaïlande s'offrait l'intermède démocratique de la période 1973-1976.

En mai 1992, le spectacle fut plus saisissant encore car la télévision était désormais dans tous les foyers. Muselée par les militaires, elle ne donnait d'ailleurs aucune nouvelle ni aucune image des pacifiques manifestations de masse qui se déroulaient au cœur de la capitale. Débordées par l'ampleur du mouvement, les forces spéciales tiraient sur la foule des manifestants et en quelques heures abattaient quelques centaines d'aspirants à plus de démocratie.

Le 20 mai, le roi décida d'intervenir pour mettre un terme au chaos. A 21h30, il recevait le Premier ministre Suchinda, ancien commandant en chef de l'armée et Chamlong, le chef moral des manifestants. La télévision, démuselée, diffusa à 23h30 le document, sidérant pour les Thaïlandais, où les deux protagonistes, humblement agenouillés sur le sol devant Sa Majesté, se pénétraient des termes de la royale admonestation sur le double thème des vertus de l'harmonie sociale et du «on ne construit pas sur des ruines ». Le roi signifiait ainsi l'arrêt des massacres, la retraite forcée de Suchinda et l'appel à un Premier ministre intérimaire, le

respecté ancien premier ministre Anand Panyarachum. Le lendemain matin les balayeurs remplaçaient les militaires sur les boulevards dévastés et les scènes des fusillades.

Pour ces deux interventions, certes inconstitutionnelles au regard du statut de la monarchie de 1932, les Thaï landais vouent une reconnaissance idolâtre à leur monarque et le place, d'ores et déjà, dans la galerie de ses grands ancêtres, au rang des exceptionnels Mongkut, Chulalongkorn et Vajiravuth. Comme eux, il a su mettre des attributs irrationnels au service de la rationalité et du développement économique et social. Servi par l'intelligence, une excellente éducation, le don des langues, une grande curiosité scientifique, animé d'un grand sens de sa mission et de l'histoire, il apparaît comme un exceptionnel travailleur de son siècle et de son pays tout autant que l'incarnation exemplaire de ce que signifie être le roi de Siam. Ses voyages incessants dans les coins les plus reculés du pays (pas plus loin car il n'a effectué aucune visite à l'étranger depuis 1960), le patronage actif des innombrables projets royaux de développement qu'il suit avec attention, une activité caritative intense font de lui un souverain immensément populaire et aimé qui est présent sur tous les fronts. Le roi et sa famille remettent en mains propres tous les diplômes universitaires du pays et tous les brevets d'officiers.

Ce talent si divers, si ancré dans l'histoire et dans la modernité, est la marque d'un souverain assez unique pour que ses sujets l'identifient à leur pays, à leur histoire, à leur culture et à leur relative prospérité. Comment pourraient-ils imaginer une république de Thaï lande livrée aux seuls appétits des groupes économiques ou des cliques militaires et politiques ? Et puis, n'est-ce pas lui, le Seigneur de la vie, Pilier de la Thaï lande (avec le bouddhisme et la nation) qui officie le changement de robe du Bouddha d'émeraude, palladium du royaume ?

Notes

- 1. L'énigme de la mort d'Ananda n'a jamais été élucidée. Officiellement, le roi avait tiré la balle par accident, en maniant un pistolet de collection.*
- 2. On ne s'étonnera pas que les Thaï landais use du comput chinois des cycles de douze ans. Une part importante des élites politiques, intellectuelles et économiques du royaume sont sino-thaï . Nonobstant, le calendrier officiel du royaume est celui de l'ère bouddhique.*
- 3. Phibul Songkhram, Premier ministre pendant la guerre, avait été l'artisan de l'alliance avec les japonais. Il échappa de peu à une condamnation comme criminel de guerre. Le coup d'état de 1947 lui permit de se remettre en selle. La période dite de « l'oligarchie militaire » dura jusque en 1973.*